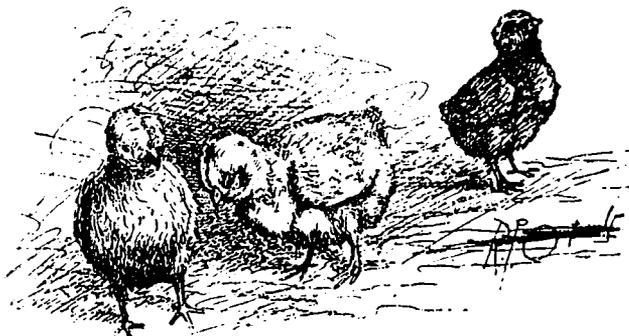


L'ARISTOCRATIE DE BASSE-COUR



Le premier. — Pourquoi avoir refusé comme ça de donner la patte à Tipit Leghorn ?
Le second. — Tu sais bien qu'il n'est pas de notre monde ; sa mère pond des œufs pour le commerce.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

63ème

ÉPIPHANIE

Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur les bords les plus frais de tes lacs, ô Norvège !
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Au murmure indécis du frêne et du bouleau
Dans l'étréscellement et le charme de l'heure,
Elle va, reflétée au pâle azur de l'eau
Qu'un vol silencieux de papillons effleure.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule.
Et de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du Pôle.

Purs d'ombre et de désirs, n'ayant rien espéré
Du monde périssable où rien d'aïlé ne reste,
Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon céleste.

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

LECONTE DE LISLE.

Homme bien élevé : celui qui se gêne pour moi ; homme mal élevé : celui qui ne se gêne pas plus que moi. — GUY DELAFOREST.

STRATÉGIE MATELNELLE — Suite



V

Le bon bourgeois. — Maudit bébé, qui m'empêche de lire avec ses cris et ses pleurs. L'idée aussi d'apporter ça dans les parcs publics !



VI

Le ragaboul. — Br. r. r. r ! Parler de lui donner un bain d'eau froide ! Rien que d'entendre ça, j'en frissonne.



VII

La jeune mère. — Maintenant que nous sommes seuls, amuse-toi, Bidou, sans faire de bruit, maman va lire un peu.

HISTOIRE DE TEMPÉRANCE

Un de mes amis est allé dernièrement passer le dimanche à la campagne et rendre visite à son oncle, sa tante et ses neveux qu'il n'avait pas vus depuis plusieurs années. Ces gens passaient dans les plus fanatiques en fait de tempérance.

Au dîner le jeune homme ne put s'empêcher de faire allusion à l'absence totale de tout stimulant.

— Sache, mon neveu, lui dit l'oncle, que tous tant que nous sommes ici, nous avons la boisson en horreur.

Le repas fini, le bonhomme monte à sa chambre pour faire son somme comme d'habitude. Les jeunes filles s'en vont faire des visites chez les voisins, tandis que les jeunes gens se rendent dans la cour fumer la pipe.

Notre ami resta seul avec sa tante qui, voyant tous les autres partis, approche à pas de loup et se met un doigt sur la bouche comme pour lui recommander le silence le plus absolu. Elle s'approche ensuite du buffet et en retire une petite bouteille tout noire ; en verse le contenu dans un verre et le lui présente en disant :

— Prends, en une gorgée, mon gars ; cela te fera du bien et t'aidera à la digestion. Mon vieux a tellement à cœur la sainte cause de la tempérance que je ne voudrais pas pour tout l'or du monde qu'il apprenne que j'ai cela à la maison — uniquement en cas de maladie — ainsi prends bien garde de me vendre.

Quelques instants plus tard, la voix de mon oncle se fait entendre :

— Es-tu là, Henri ? Monte-ici.

Je me rends à sa chambre dont il ferme soigneusement la porte. Il se penche sous le lit et en retire une pleine cruche de whiskey, dont il verse une rasade qu'il m'offre en disant :

— La tempérance ne m'empêche pas de garder quelques gouttes à la maison en cas de maladie. Avals-moi cela et tu m'en diras des nouvelles ; mais à la vieille et aux autres, tu sais, pas un mot.

Quelque temps après, mon ami, descendant dans la cour rejoindre ses convives, l'un de ceux-ci lui fit signe d'entrer à l'écurie. Puis retirant d'une botte de paille une bouteille qu'il lui présenta, lui dit :

— Enfile ça, cousin, c'est du bon, mais pas un mot, car il n'existe pas au monde un couple aussi enragé que les parents pour ce qui touche de près ou de loin à la sainte cause de la tempérance comme ils l'appellent.

— Et voilà, me dit Henri, en riant, comment l'on pratique la tempérance chez mon oncle.

HISTOIRE D'UN IVROGNE ET D'UN PRÉSIDENT

Le nom d'Andrew Jackson, l'un des premiers présidents des États Unis, sera toujours cher aux Américains. D'une bonhomie hors ligne, il détestait souverainement tout ce qui sentait l'apparat ou l'arbitraire, et n'oubliait jamais les amis d'autrefois. Son secrétaire de la guerre, Louis Carr, se présente un jour devant lui avec plusieurs documents importants, qu'il veut faire signer, entr'autres une sentence qui vient d'être rendue par la cour Martiale.

— Carr, quel est ce document ? lui demande Jackson, avant de le signer.

— C'est une sentence rendue par le conseil de guerre, répond Carr.

— Qu'ai-je à faire avec cela ? riposte le président.

— C'est le renvoi d'un officier supérieur et il faut que le président l'approuve.

Jackson regarde le papier un moment, puis dit comme s'il n'y comprenait rien :

— Chassé de l'armée ! et pourquoi ?

— Pour avoir été ivre-mort et être tombé de cheval à la parade.

— Qui a convoqué cette cour ?

— Le général Scott.

— Quel est le nom du coupable ? demande le président, dont l'intérêt semble à la fin se réveiller.

— L'inspecteur général Kraun.

— Qui, quoi ? vociféra Jackson, hors de lui. Mon vieil ami Kraun. Lis-moi de suite, Carr, ce que dit ce document.

Le secrétaire obéit et lit le rapport. Le président saisit sa plume et écrit au bas du document : "Sentence désapprouvée. Le colonel Kraun est réintégré dans toutes ses fonctions." Il jette le papier à son secrétaire et s'écrie avec un emportement des plus farouches :

— Mille tonnerres, Carr, quand toi et Scott aurez servi la patrie aussi bravement et aussi fidèlement que Kraun, soulevez-vous tous les jours, si cela vous fait plaisir, et fichez-moi la paix.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

La rumeur à laquelle nous avons donné cours dans notre dernier numéro, de la fondation d'une troupe exclusivement canadienne pour la prochaine saison théâtrale à Montréal, cette rumeur, disons-nous, se confirme. Et comme pour bien démontrer que par la diffusion des connaissances musicales, la Société Artistique Canadienne n'aura pas été étrangère à cet événement, d'aucuns songent à cette société de produire ses élèves dans un grand concert au bénéfice d'une bonne œuvre quelconque. Quoiqu'il advienne de ce double dessein, il n'en reste pas moins acquis que la Société Artistique Canadienne fait déjà naître les plus belles espérances parmi ceux qui rêvent au Canada d'un théâtre national. Cette considération sullirait encore à elle seule à mériter à la Société Artistique Canadienne les patronages les plus élevés.